



FRANCINE OUELLETTE

*Johanna,*

un destin ébranlé  
par le nazisme

RÉCIT

Libre Expression

FRANCINE OUELLETTE

*Johanna,*  
un destin ébranlé  
par le nazisme

R É C I T

# LE PAYS DE L'ENFANCE

## VERGISSMICHNICHT

Autour de ma maison, fin mai, le myosotis fleurit. Il y a longtemps, j'en ai transplanté, sans autre intention que de voir ces plantes s'étendre à leur guise. Elles se sont si bien multipliées qu'elles forment au printemps un couvre-sol bleu d'où perce, ici et là, le jaune complémentaire du pissenlit.

Ces fleurs me parlent de Johanna et de la légende qu'elle m'a racontée à leur sujet.

Un jour, le Créateur se promenait dans le jardin d'Éden, le paradis terrestre. Il allait d'une plante à l'autre, accordant un nom à chacune. «Toi, ce sera Rose ; toi, Sapin ; toi, Iris ; toi, Lierre.»

Ainsi, Il passait, semant l'émoi. La petite, toute petite fleur bleue attendait son tour, impatiente de connaître le nom qu'elle porterait. Or, rendu à elle, le Créateur continua sans s'arrêter, ne l'ayant pas vue. «Ne m'oubliez pas !» cria-t-elle.

Il entendit cette petite, toute petite voix à ses pieds et baissa le regard. «Toi, tu t'appelleras Ne m'oubliez pas. Tu seras l'emblème du souvenir et de l'amour fidèle.»

Depuis, dans le langage vernaculaire, le myosotis porte ce nom, traduit en anglais par *Forget-me-not* et en allemand par *Vergissmichnicht*.

Est-ce la voix de Johanna que je veux faire entendre dans ce récit ? Ou, à travers la sienne, la petite, toute petite voix de ceux et celles qui ont été muselés par la folie haineuse de Hitler ?

## LE VILLAGE

Certains prétendaient qu'elle parlait français avec un accent. Je réfutais la chose, persuadée qu'elle n'en avait point. En réalité, mon oreille s'était simplement habituée à la musique de son langage. De toute façon, peu m'importait la prononciation des mots puisque ces mots-là m'ont transportée dans le village et l'enfance de Johanna.

Bexbach est le nom de ce petit village d'Allemagne de la région du Saarland, limitrophe de l'Alsace. La frontière avec la France ne passait pas loin.

Avec ses copines, Johanna s'y rendait parfois, histoire de s'amuser de la parlure des voyageuses de la nation voisine, avec leur voix haut perchée, leur accent pointu et leur débit accéléré. La plupart d'entre elles s'appliquaient un rouge à lèvres à la couleur très prononcée alors en vogue dans leur pays, ce qui ajoutait à leur incessant flot de paroles une touche fort divertissante, voire exotique. Pour les imiter, Johanna et les autres filles se barbouillaient les lèvres de jus de cerise et lançaient pêle-mêle des sons « à la française » en s'en revenant de leur virée à la frontière.

Cette ligne imaginée par les grands de ce monde était surveillée par des douaniers bilingues que seul l'uniforme distinguait des villageois. Gens du terroir comme l'ensemble de la population, ces hommes échangeaient conversations, services et semences, introduisant ainsi la tomate dans les potagers de leurs voisins de Bexbach. Fruit savoureux, rouge comme la bouche des Françaises.

## L'ANCIEN CHÂTEAU

Toute pavée de briques polies, la rue principale du village rejoignait Homburg. Ah! Homburg! Pour les écoliers de Bexbach, c'était le lieu d'une grande expédition annuelle. Partis de tôt matin avec leur casse-croûte, ils s'y rendaient à pied sous la surveillance de leurs enseignants. L'imagination en effervescence à l'idée de visiter les ruines du château de l'ancien duché, ils se relaient en chemin la terrible histoire du seigneur détraqué qui y avait enfermé des vipères dans un couloir souterrain. Ces vipères s'étaient-elles échappées? Si oui, s'étaient-elles reproduites dans les environs sans que personne s'en aperçoive? On frémissait d'avance et on prenait des précautions. « Il faudra regarder où l'on pose le pied. Je veillerai sur toi et tu veilleras sur moi. Si l'on se fait mordre, il faut sucer le venin et le recracher. Oui, c'est ça qu'il faut faire pour ne pas mourir. »

Le château avait été détruit lors des guerres napoléoniennes. La présence d'une grosse pierre, qui aurait été roulée à l'entrée de ce passage secret dans le but d'en condamner l'accès, rendait vraisemblable la rumeur d'un trésor caché. On se

prenait à rêver de pièces d'or et de pierres précieuses gardées par un squelette au fond d'un trou dans lequel on serait tombé par hasard. « Je t'aide à sortir avec le trésor et on partage. — Mais les vipères ? — Ah ! oui, les vipères !... » De légers frissons d'horreur se combinaient avec le goût de l'aventure et du risque, avec la possibilité de frôler la mort ou de faire fortune.

Rien de tout cela n'est arrivé, bien sûr, mais Johanna me laissait sur l'impression que cela aurait pu survenir. Que ce ne soit pas arrivé dans son temps ne signifiait pas pour autant que cela ne se produirait jamais. Alors à mon tour, l'imagination à bride abattue, je visitais les ruines de l'ancien château de Homburg.

## LA FILLETTE AUX OIES

Un petit cours d'eau coulait parallèlement à faible distance de cette rue principale. Il avait d'ailleurs été à l'origine de la toponymie du village, *Bach* signifiant « ruisseau ». Johanna y conduisait les oies, une de ses tâches favorites.

Au retour des classes, avant même qu'elle pose le pied dans la cour, les palmipèdes s'agitaient et se mettaient à cacarder. L'heure bénie approchait. Le temps qu'elle troque le costume d'écolière contre les vêtements journaliers, leur maîtresse adorée allait les emmener barboter dans leur élément. Johanna les appelait d'abord une à une par leur nom et les mettait en ordre. Pas question de s'éparpiller en chemin. Puis, dociles, les blanches oies la suivaient à la queue leu leu, en tanguant comiquement de gauche à droite.

Un lien très fort unissait la blonde fillette à ces oies domestiquées qui ont coutume d'adopter une personne et de veiller jalousement sur elle. À coups d'ailes et de bec, elles la protégeraient au besoin. Johanna me racontait que, lors d'une dispute, une petite voisine lui avait donné une tape. La pauvre enfant fut aussitôt assaillie par ces

fidèles gardiennes, qui ne lâchèrent prise que sous les coups de balai de sa mère.

Johanna évoquait souvent les heures agréables passées en compagnie de ses amies ailées. Heures de paix et de liberté, pieds nus dans le ruisseau, à sentir monter le sable fin entre ses orteils. Avant de les ramener au bercail, elle s'assoit sur un rocher, toujours le même. À ce signal, à tour de rôle, chacune venait sur ses genoux. Du bout de l'index, doucement, Johanna leur caressait la tête et leur parlait. J'étais à ses côtés en pensée, faisant faux bond à la logique des adultes qui ne comprennent plus le plaisir simple de communier avec le monde animal.

## PAR LES BEAUX DIMANCHES

Au bout de la rue où vivait Johanna, un moulin recevait ce ruisseau. Une auberge y avait été annexée et le propriétaire avait aménagé la roue à aubes de manière que l'eau se déverse dans un étang pour les cygnes et, un peu plus loin, dans un lac artificiel. Autour de celui-ci, des arbres ombrageaient des tables en bois. Par les beaux dimanches, les villageois avaient l'habitude de s'y rencontrer. Les adultes jasaient entre eux tout en faisant mine d'ignorer les jeunes qui venaient parfois voler des lapées de mousse sur leurs chopes de bière.

Johanna a appris à nager à cet endroit selon une technique des plus rudimentaires. Couchée sur une planche en guise de moyen de flottaison, elle a pratiqué les mouvements de la brasse que son frère aîné lui avait enseignés. À un moment donné, elle s'est tout bonnement rendu compte que la planche n'était plus nécessaire.

J'aurais aimé être de ces enfants-là, à passer de joyeux dimanches avec mes cousins, cousines et amis sous l'œil de mes parents se reposant de leur semaine de travail. En pensée, je voyais tourner la roue à aubes et tomber l'eau dans l'étang des

majestueux cygnes ; j'entendais les rires et, sous les cris de joie, j'assistais aux courses de la traversée du petit lac. Johanna s'y démarquait sûrement, car elle nageait très bien.

## LA TERRE DE L'ANCÊTRE

Ainsi que plusieurs de ses frères, cousins et voisins, Joseph, le père de Johanna, travaillait dans une mine de charbon. En échange de leur dur labeur, les mineurs étaient assez bien rémunérés et bénéficiaient de certaines protections, garanties par leur syndicat.

Sans être riche, la famille de Johanna vivait convenablement dans une maison qui appartenait à Joseph. Elle avait été construite sur un terrain que le duc de Homburg avait jadis offert à un ancêtre de Johanna, en l'affranchissant. Entendre parler de serfs et de nobles me transportait dans la vieille Europe, modelée sur la distinction des classes. À ma connaissance, au Québec, il n'y avait ni comte, ni duc, ni archiduc. Bien sûr, il y avait la reine dans sa lointaine Angleterre, et son image sur notre monnaie m'était familière. Par trop familière à mon goût, car pour l'avoir aperçue aux nouvelles télévisées, coiffée de son chapeau et avec son éternelle sacoche enfilée à l'avant-bras, je trouvais qu'elle ressemblait à n'importe quelle dame du quartier endimanchée pour la messe. Je lui préférerais de loin le duc de Homburg, un peu inquiétant,

il est vrai, avec son idée d'enfermer des vipères dans un souterrain, mais tellement plus compatible avec mon esprit romanesque.

La raison pour laquelle cet ancêtre avait été affranchi vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle nourrissait délicieusement mon imaginaire. En ce temps, l'Allemagne était constituée d'environ deux cents États plus ou moins organisés selon l'archaïque système féodal, où de riches possesseurs de terres profitaient du travail des paysans à leur service. Cet ancêtre cultivait donc un sol qui appartenait au duc de Homburg. S'estimait-il traité avec justice par ce dernier ? On le suppose. Quoi qu'il en soit, il s'était inscrit dans le registre familial comme le héros dont l'acte courageux avait libéré sa descendance de la servitude.

Pour Johanna, l'expédition à Homburg avait une résonance toute particulière. Ces ruines lui parlaient plus qu'à tout autre écolier. Elle y communiait avec le passé et avec l'homme qui avait changé le cours de leur destin.

Ce jour-là, le tocsin du château sonna l'alerte qu'un feu y faisait rage. Obéissant à leurs devoirs seigneuriaux, les habitants accoururent porter secours. En arrivant sur les lieux, ils trouvèrent le duc et sa femme effondrés de douleur, leur fils étant piégé dans une pièce. L'enfant allait périr, si ce n'était déjà fait. On ne sait trop comment l'ancêtre connaissait l'emplacement de cette pièce, toujours est-il qu'il brava les flammes dans l'intention de sauver son jeune maître. Au bout d'un long moment, il en ressortit avec le petit, sain et sauf, dans les bras. En marque de reconnaissance,

le duc lui alloua une de ses terres dans la région de Bexbach.

Cela représentait beaucoup plus qu'un simple droit de propriété, car il accédait ainsi au statut d'homme libre, en mesure de jouir entièrement des fruits de son travail. Lui affranchi, sa descendance le devenait également. Il cultiva son domaine avec amour, ardeur et sagesse, respectant la tradition d'en léguer des parties à ses héritiers mâles à leur mariage. De génération en génération, ce bien patrimonial fut morcelé, et c'est ainsi qu'à l'instar de ses frères Joseph reçut de son père, Balthazar, un terrain lorsqu'il prit femme.

## FLEUR DE MARS

Le terrain de Joseph jouxtait celui de Balthazar. De part et d'autre de chacun, il y avait une cour, une basse-cour, un potager et, du côté de l'aïeul, un four à pain ainsi que des arbres fruitiers : pruniers, pommiers, poiriers et pommiers-poiriers, dont tous les membres de la famille profitaient. Le patriarche avait aussi conservé un vaste pré à l'extérieur du village où chacun pouvait cultiver ses pommes de terre et le fourrage nécessaire à l'hivernage de ses bêtes.

Johanna a donc grandi à proximité de ses grands-parents, les seuls qu'elle connaissait et qui réunissaient sa généalogie paternelle et maternelle. En effet, devenu veuf alors qu'il avait dix enfants, Balthazar avait épousé une veuve qui en avait quatre, dont Margaretha, future femme de Joseph. De son défunt aïeul maternel, Johanna savait qu'il avait été un huguenot français en provenance d'Alsace et qu'il avait exercé le métier de pâtissier.

Un de ses oncles occupait avec sa famille la partie mitoyenne de leur maison. Maçon de son métier, il avait été le maître d'œuvre de l'habitation

commune de pierres grises dont les ouvertures étaient enjolivées de maçonnerie rose.

Celle-ci se distinguait de nos demeures rurales, car elle abritait à la fois les hommes et les animaux domestiques. En soi, elle constituait un microcosme où tournait la roue de la vie au fil des saisons, les moissons et l'abattage des bêtes assurant la subsistance qui, à son tour, assurait l'élevage et la continuation des cultures. Tous destinés à se retrouver un jour dans l'assiette, les chèvres, les oies, les lapins et un porc occupaient la moitié de la cave en ciment. L'autre moitié regorgeait de provisions : pommes de terre et légumes du potager, choucroute dans de gros pots de grès, vin contenu dans une immense bouteille vêtue d'osier et, alignés sur des étagères, pots de compote, de gelée et de confiture de pomme, de prune, de poire et de pomme-poire. Dans un coin se trouvait la réserve de charbon pour l'hiver et, entassée au grenier, la récolte de foin.

La maisonnée vivait entre ces deux étages, allant de l'un à l'autre selon les besoins, passant de l'arôme des mets cuisinés à l'odeur du crottin ou au parfum envoûtant du foin. Les bêtises, caquètements et grognements se mêlaient aux conversations, aux rires et aux pleurs. Un lien existait entre tous les occupants de cette maison et les reliait à la terre. Comme plusieurs habitants de Bexbach, et malgré le gagne-pain de la mine, les parents de Johanna avaient conservé le mode de vie inhérent à leurs origines paysannes.

Quand Johanna est née, en mars 1914, la réserve de foin s'était amenuisée au grenier. On ne s'en

alarmait pas, car bientôt les animaux iraient brouter dehors. Dans la cave, les oies couvaient leurs œufs et les chevreaux tétaient leur mère. Au fond de la cour fleurissait le myosotis. En la voyant toute rose et blonde dans les bras de sa mère, son père l'a affectueusement surnommée sa « fleur de mars ».

Dans ce récit intimiste, Francine Ouellette raconte sa mère, Johanna, et le cours paisible de son enfance à l'image du ruisseau où elle va mener ses oies. Née en 1914, elle grandit dans un petit village d'Allemagne, voisin de la France. Noël, la kermesse, le Mardi gras et les bohémiens, porteurs de rêves et de musique... Puis apparaît un jour la funeste croix gammée. Pour échapper au spectre de la guerre, à dix-neuf ans, Johanna traverse seule l'Atlantique et débarque au port de Québec, en souliers dans la neige. L'auteure relate l'intégration de sa mère en terre d'accueil à travers le prisme de ses propres souvenirs d'enfance.

Un récit tendre, émouvant et magnifiquement écrit, qui explore en filigrane le rapport entre l'Histoire collective et l'histoire personnelle, les racines et la migration.



Lauréate du prix Ludger-Duvernay, Francine Ouellette est reconnue comme l'une des plus importantes auteures de romans historiques au Québec. Elle a également remporté le Prix littéraire France-Québec ainsi que le Grand Prix du Salon du livre de Montréal. Avec sa saga *Feu*, elle a signé une œuvre majeure de la littérature québécoise.

Le Groupe  
**Livre**  
Québecor Média

ISBN 978-2-7648-1274-7



9 782764 812747